

LE ROMAN DE FLORA
Jehan Ango 1523-2023

Roman

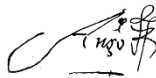
LOUIS-LAURENT BRETILLARD



Le récit contemporain est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les chapitres historiques ne font qu'ajouter leur part de fiction romanesque à ce que l'on sait de l'épopée des Dieppois au temps des grandes découvertes et de celle de Jehan Ango à la Renaissance.

Spes mea Deus a juventute mea



Dieu est mon espoir depuis ma jeunesse.
Devise de Jehan Ango.

***BON SANG ET BONE FORTUNE
EN MESSAIGIER FAIN HONORERA***

Simancas

La salle de lecture bruissait. Victor Stone aimait ce mot qu'il suffisait de chuchoter pour suggérer le brrrr de discrets raclements de gorge et les brrrui difficilement contenus, jusqu'au ssss des pages que l'on tourne, inévitable fracas de la consultation d'archives.

Une dizaine de personnes travaillaient en silence ou attendaient que leur numéro s'inscrive sur l'écran au-dessus du comptoir des documentalistes. À l'appel du 65, Victor irait retirer le lourd registre des correspondances du royaume d'Espagne de l'année 1635, qu'il poserait délicatement sur l'un des petits lutrins mis à la disposition des lecteurs sur la longue table qui occupait toute la salle. Pendant cette pause obligée, songeur, il regrettait d'avoir proposé à Sophie une semaine au soleil espagnol de juin, pendant qu'il effectuerait des recherches aux Archives générales d'Espagne.

Déjà le voyage en voiture depuis Paris avait été pénible. Influenceuse connue dans la fast fashion, Sophie était restée rivée à son smartphone, travaillant sa notoriété sur Instagram ou répondant aux sollicitations des marques.

Pourtant, avant de rejoindre Simancas, petite ville au sud-ouest de Valladolid, et son majestueux château fort abritant les archives espagnoles, ils avaient musardé par le Puy-de-Dôme, le Cantal, les Pyrénées, la Sierra de Guara. Trois jours d'évasion qui auraient pu être merveilleux si Sophie n'avait pas constamment virevolté dans le virtuel du Web, sauf les nuits d'hôtel et de parador où son corps, bien réel, avait eu sur lui une influence torride qui n'avait rien de virtuel.

Victor avait choisi un Airbnb d'amour sur les bords du Pisuerga qui coulait paresseusement en contrebas du village. À peine étaient-ils installés, que Sophie recevait une commande pour la promotion du dernier crop-top de Zara. Elle ne pouvait manquer ça pour rien au monde, disait-elle au comble de l'excitation. Le lendemain, il la conduisait à l'aéroport de Madrid. Oui, il en était encore à regretter amèrement d'avoir entraîné Sophie dans cette virée espagnole en amoureux, quand le numéro 65 s'afficha.

Il revint à sa place avec le lourd registre dans les bras alors qu'une femme s'installait de l'autre côté de la table. Elle avait quelque chose de Penélope Cruz, malgré ses petites lunettes de lecture qui trahissaient un âge où la presbytie vous tient quitte de votre jeunesse. Avec Sophie, et maintenant cette femme qui aimantait son regard, ce qu'il redoutait se produisait : il avait la tête ailleurs qu'à ses recherches.

Une tâche fastidieuse attendait le jeune historien spécialiste de la guerre de Trente Ans qui déchira l'Europe de 1618 à 1648 par une série de conflits armés contre le camp des Habsbourg d'Espagne et du Saint-Empire. Pour la

thèse qu'il préparait, Victor s'intéressait plus précisément à l'intense activité diplomatique qui avait précédé l'entrée en guerre en 1635 de la France de Richelieu contre l'Espagne de Philippe IV. Les archives françaises avaient révélé quelques pépites qui éclairaient les alliances avec les Hollandais, les Danois et les Suédois combattant l'empire. C'était maintenant aux archives espagnoles de livrer les correspondances secrètes entre le royaume ibérique, le Saint-Empire et la papauté, ainsi que les courriers des ambassades en cette année 1635 où une nouvelle géographie politique se négociait, préfigurant l'Europe moderne du traité de Westphalie qui mit fin en 1648 à trente années de guerre ruineuse.

Leurs regards s'étaient croisés, le temps d'un battement de paupières. Les archives sont un lieu propice à une drague courtoise entre gens de culture. Cela ne devait pas être différent aux Archives générales de Simancas, à moins que le fantôme du grand inquisiteur Torquemada, que l'on sentait rôder dans le château, ne désamorce toute libido. Non, il devait rester concentré sur ses recherches ; il avait déjà perdu trop de temps avec le départ de Sophie.

Maria qui jouait habilement de sa ressemblance avec Pénélope Cruz sourit intérieurement de toutes ses dents lorsque le beau chercheur en face duquel elle s'était assise déplaça son lutrin de telle manière qu'il ne lui était plus possible de céder à la tentation de la regarder.

Victor se mit au travail. Professeur d'histoire-géo dans un collège parisien, la trentaine maintenant derrière lui, il devait avancer sur sa thèse pendant les vacances, au risque de perdre le peu de motivation qu'il lui restait. Quelques

documents étaient rédigés en français, la plupart en vieil espagnol dont il possédait les rudiments, les plus nombreux en latin qu'il maîtrisait parfaitement. La matinée était déjà bien avancée lorsqu'il s'intéressa à un courrier de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France. Le style ampoulé en rendait la compréhension difficile. Étrange ! Il était question de quelque chose qu'un Normand proposait d'apporter à Richelieu pour contribuer à la guerre contre l'Espagne. Il ne pouvait rien en tirer pour sa thèse, mais sa curiosité d'historien était piquée au vif. Il enregistra dans son ordinateur la photo du document prise avec son iPhone et poursuivit ses recherches.

Une main de femme s'agitait sur sa droite ; Victor se pencha, Penélope Cruz lui demandait par gestes de lui prêter un boîtier USB, la batterie de son laptop était bientôt épuisée. Il lui tendit le sien, sourit et retourna à sa lecture, sa libido au calme derrière le grand registre sur son lutrin.

Une rencontre aux archives peut être brève, le temps de quelques heures de recherche, ou bien s'installer sur plusieurs jours. Maria le savait ; ce mec séduisant pouvait ne plus être là le lendemain. Alors, à la cafétéria, devant le buffet du self, la belle Maria prit d'assaut le beau Victor.

— Hola, muchas gracias por el conector USB, dit-elle dans le dos de Victor qui se retourna surpris.

— Hola, de nada, es normal ayudarse unos a otros¹, répondit-il avec un accent français à couper au couteau.

¹ Bonjour, merci beaucoup pour la prise USB.
Bonjour, de rien, c'est normal de s'entraider.

— Vous êtes français ! J'ai fait toutes mes études d'histoire en France.

— Alors, vous savez tout sur l'École des Annales et sur l'histoire des mentalités ?

— Oui, en effet, dit-elle en riant, Duby et Le Goff ont eu leurs heures de gloire. Pour ma part, je m'inscris dans le courant de la microhistoire. Nous ne sommes pas encore allés au bout de la pensée de Ginzburg. En suivant le fil du destin particulier d'un individu, on éclaire les caractéristiques du monde qui l'entoure. Je travaille sur Christophe Colomb pour approcher les mentalités de la Renaissance en Espagne. Et vous ?

— Parlons histoire en déjeunant, répondit Victor alors qu'il présentait son plateau à la caissière.

— Avec plaisir, j'adore parler histoire en français avec un historien français. Elle se retint d'ajouter beau gosse de surcroît.

Ils s'installèrent à une table à l'ombre d'une pergola, mais ne trouvèrent pas la fraîcheur espérée. Le mois de juin était caniculaire.

— Je vous appelle Penélope ?

— Non, Maria, répondit-elle en s'esclaffant, mais Penélope est mon nom de scène dans ma troupe de théâtre amateur, et vous ?

— Victor, enchanté Maria.

— Tu travailles sur quoi ?

— Sur la guerre de Trente Ans, plus précisément sur l'activité diplomatique en 1635, l'année de la déclaration de guerre de Richelieu à l'Espagne.

— C’est intéressant, mais tu dois avoir un mal fou pour comprendre l’espagnol de cette époque.

— Je m’y suis préparé, mais oui, je ne suis pas à l’aise avec les documents qui traitent de sujets inattendus.

— Cela ne m’étonne pas. Je peux t’aider si tu veux.

— Eh bien ! je te prends tout de suite au mot, dit-il en tendant son iPhone à Maria. Voici la photo d’un courrier adressé par l’ambassadeur espagnol en France à la chancellerie de Madrid. Le style est hermétique.

— Laisse-moi lire (...) Un espion espagnol au Louvre raconte qu’un Normand, un certain Louis-Marie Fain, propose à Richelieu de lui remettre un legs inestimable pour la guerre contre l’Espagne, selon les dernières volontés de Jehan Ango. Richelieu prend l’offre au sérieux et recevra Louis-Marie Fain.

— C’est qui ce Jehan Ango ?

— Attends, ce n’est pas tout. L’ambassadeur aurait envoyé des hommes de main intercepter Louis-Marie Fain et s’emparer du trésor. *Trésor* est entouré de points d’interrogation.

— Incroyable, on se croirait dans un roman de John Le Carré ! Regardons ce que dit Wikipédia² sur ce Jehan Ango.

Jehan Ango est né à Dieppe, vers 1480, dans une famille d’origine rouennaise. Il était le fils d’un riche armateur. [...] Cet humaniste, accusé plus tard par Calvin de faire partie de la secte des Libertins Illuministes, pratiquait tout à la fois le commerce régulier et avec l’appui de

² https://fr.wikipedia.org/wiki/Jehan_Ango

Marguerite de Navarre, la sœur du roi François I^{er} dont il fut l'ami, la course contre les Espagnols et la piraterie contre les Portugais. En effet, ces derniers appliquaient avec férocité la bulle papale Inter Cætera interdisant à tout navire non espagnol ou portugais de naviguer à plus de cent lieues à l'ouest des Açores.

En 1522, il acquiert sa prodigieuse fortune lorsque l'un de ses capitaines, Jean (Jehan) Fleury, s'empare du somptueux trésor de Guatimozin, dernier empereur aztèque, que Cortés envoyait du Mexique, entassé dans trois caravelles arraisonnées près des Açores en 1521. Ce trésor, destiné à Charles Quint et à sa cour, prit le chemin de la Normandie. Il comprenait une émeraude en forme de pyramide dont la base avait la grandeur d'une paume. [...]

Il lança plusieurs expéditions : l'exploration par Giovanni da Verrazzano en 1524 de la zone comprise entre la Floride et Terre-Neuve, afin d'y découvrir un accès par le nord du continent américain donnant sur l'océan Pacifique. [...] La découverte de Terre-Neuve par Aubert. Le voyage à Sumatra, en 1529, des frères Jean et Raoul Parmentier. [...]

François I^{er} le nomme gouverneur de Dieppe qui devient à cette époque, avec 40 000 habitants, le port le plus important du royaume. [...]

De 1530 à 1544, il fit construire par des artistes italiens sa résidence d'été sur le domaine de Varengville-sur-Mer : le manoir d'Ango [...] un chef-d'œuvre de la Renaissance. Il est pour cette raison surnommé le « Médicis normand ».

— Ils ne disent pas qu’il est mort ruiné en 1551 ! ajouta Maria.

— Tu connais ce mec ?

— C’était l’Elon Musk du 16^e siècle. J’avais pensé faire ma thèse sur lui, mais il y a trop peu de matériaux historiques sur l’homme qu’il était ; je parle de sa personnalité pas de ce qu’il a fait.

— Pourquoi le compares-tu à Elon Musk ?

— Sa grande fortune bien sûr, sa flotte qu’il mettait à la disposition de François I^{er} comme Elon le fait avec SpaceX pour les États-Unis, sa capacité d’action contre le Portugal digne d’un souverain tout comme Elon qui coupe Starlink selon sa propre analyse des conflits, sa trempe de découvreur et d’innovateur, ce qui caractérise bien Elon Musk, ainsi que ses projets de comptoirs français au Nouveau Monde comparables aux projets martiens d’Elon, sans compter leur génie des affaires et du capitalisme. Sur sa dimension humaniste et mécène, je n’en connais pas assez sur Elon Musk pour poursuivre la comparaison. Désolée. Ah si ! un dernier point un peu politiquement incorrect ; Ango se battait pour la liberté sur la mer, Elon pour la liberté sur Twitter.

— Comment ai-je pu passer à côté d’un tel personnage ?

— Peut-être pour la même raison que celle qui a conduit à sa ruine. François I^{er} lui devait trop pour payer ses dettes, la France lui devait trop pour lui donner une postérité. Il faudrait soumettre le cas Jehan Ango à l’École des Annales. Il n’est pas un personnage du temps long, il est trop singulier pour être un sujet d’anthropologie historique ou de l’histoire des mentalités, et trop riche pour rivaliser

avec le paysan français cher à Georges Duby. Mais il reste quand même le grand homme de Dieppe, c'est déjà ça !

— Il aurait sa place dans l'histoire du capitalisme, ce Jehan Ango.

— Il est dans celle de la piraterie.

— Tu veux dire, Maria, que le personnage sent trop le fric et le soufre pour avoir sa place dans l'histoire de France ?

— Oui, mais ce n'est qu'un ressenti qui n'engage que moi.

Victor regardait d'un air absent les deux boules de sa glace noisette figue se liquéfier dans leur coupelle en Inox. Il ne réagissait pas, comme s'il était pénétré d'un sujet plus important que la fonte de son dessert. Maria engloutissait son troisième lychee quand Victor releva la tête, esquissa un sourire craquant, alluma une flamme dans son regard.

— Qu'est-ce que cela pouvait bien être ce *legs inestimable* ? On trouvera peut-être la réponse dans un courrier de l'ambassadeur. On y va ?

Maria appréciait que Victor l'associe spontanément à sa recherche. Elle acquiesça d'un grand sourire à rendre jalouse Pénélope Cruz. Ils retournèrent dans la salle de lecture, retrouvant avec bonheur la fraîcheur des gros murs du château.

Victor savait à quoi devait ressembler le document qu'il cherchait. Il le trouva rapidement, prit une photo, eut un signe de connivence à l'intention de Maria qui se leva pour le suivre dans le couloir où ils pourraient parler.

— Voilà la suite. J'ai bien peur que cela se soit mal passé pour Louis-Marie Fain, regarde.

Maria prit l'iPhone, zooma à plusieurs reprises sur l'image du courrier de l'ambassadeur d'Espagne en France.

— C'est bien la suite (...). Les sbires envoyés par les Espagnols ont séquestré Louis-Marie Fain chez lui dans sa demeure de Flainville. Ils ont mis à sac la maison sans rien trouver. Ils l'ont torturé. Il est mort sans révéler où était le trésor de Jehan Ango qu'il devait remettre à Richelieu.

— Ça s'est passé il y a quatre siècles, mais j'ai l'impression que c'est en ce moment. C'est étrange, je me sens concerné.

— Tu vas t'en servir pour ta thèse ?

— Je ne crois pas. Il ne faut pas que je perde mon temps avec cette histoire de legs inestimable qui a disparu. Merci pour ton aide Maria.

— Si tu retrouves le trésor, on fait moitié-moitié, dit-elle en riant. À moins que tu ne m'invites au restaurant, nous serons quittes alors.

Ils dînèrent à l'auberge Las Tercias. Les ventilateurs étaient impuissants contre la canicule qui dissuadait de choisir des plats trop riches. En attendant d'être servis, ils discutèrent du legs inestimable, en mangeant leur salade de leur vie de célibataire, au dessert Victor allait proposer qu'ils aillent prendre un verre, quand la main de Maria saisissant sa cuisse mit fin à la conversation. Ils passèrent la nuit ensemble et nagèrent nus dans le Rio Pisuerga.

Il ne restait plus que trois jours à Victor pour avancer sur sa thèse, mais la canicule s'installait. Traverser Simancas et grimper jusqu'au château tenait du calvaire, alors qu'ils

étaient si bien dans la fraîcheur, toute relative, de la rivière, avant, après et même, un soir, pendant l'amour.

Le mystère du legs inestimable de Jehan Ango occupait le temps que leur libido et leur estomac leur laissaient de libre. Victor avait déclenché les recherches alors qu'ils prenaient leur premier petit déjeuner. Le ventilateur de la chambre avait encore un semblant d'efficacité ; bientôt, il ne brasserait plus qu'un air trop chaud pour que leurs corps ressentent de la fraîcheur.

— Maria, j'ai repensé cette nuit à ces documents sur le legs de Jehan Ango.

— Tu n'avais rien de mieux à penser en me baisant ? dit-elle en faisant glisser sa jambe sur le ventre de son amant.

— Non, attends, je suis très excité par ce truc.

— Tu parles de mon genou ?

— Nous avons peut-être mis le doigt sur un trésor, continua-t-il sans se laisser distraire.

— Tu parles de ce doigt-là ?

Victor dut revenir sur son sujet un peu plus tard.

— Il y a peut-être un trésor qui n'attend que nous quelque part vers Dieppe. Ça vaudrait peut-être le coup de faire des recherches sérieuses sur le sujet. Qu'en penses-tu ?

— Tout est dans tes « peut-être », alors je réponds peut-être que oui, à condition de ne pas avoir à monter au château par cette chaleur.

— Alors, à nos ordinateurs ! Je sens que nous allons faire une découverte à la Indiana Jones.

Maria explora le Web espagnol, Victor le Web français. Ils apprirent rapidement que, lors du siège de la ville par

les Anglais en 1694, un bombardement avait détruit les archives de Dieppe ainsi que la fabuleuse maison en bois que Jehan Ango s'était fait construire sur le port. Il l'avait baptisée *La Pensée*, du nom d'un navire qu'il tenait de son père. Chacun des pans de bois était sculpté ou décoré en marqueterie comme un bibelot précieux. À l'intérieur, le riche armateur avait réuni tout ce que la Renaissance produisit de plus parfait, sculptures, tableaux, fresques, tapisseries, ferronneries, meubles, jusqu'au moindre des objets de la vie courante. Leurs espoirs de trouver un document d'époque aux archives de Dieppe étaient sévèrement contrariés.

Maria se plongea dans les annales d'Antonio de Herrera y Tordesillas, historiographe du roi, auquel Philippe III d'Espagne avait demandé, à la fin du 16^e siècle, d'écrire l'histoire des Amériques. Connu pour travailler à partir de documents authentiques, Herrera relatait dans sa 3^e décade qu'en 1521 trois caravelles chargées du trésor aztèque destiné à Charles Quint avaient été prises de haute lutte par un corsaire dieppois. L'inventaire du butin faisait état d'une *esmeraude fine, aussi large que la paume de la main* et de nombreux objets en or, certains sertis de pierres précieuses.

— L'origine de l'immense fortune d'Ango est confirmée, ce n'est donc pas une légende, comme il y en eut tant qui circulèrent sur le personnage, en conclut Maria.

— Oui, mais j'imagine mal notre Louis-Marie Fain apporter toute cette quincaillerie à Richelieu. D'ailleurs les sbires envoyés par les Espagnols n'ont rien trouvé. En revanche, l'émeraude valait bien à elle seule plusieurs

régiments d'infanterie et de cavalerie et elle pouvait se transporter discrètement. C'est probablement ça le legs inestimable !

— Tu dois avoir raison, creusons cette piste, un caillou de cette taille ne doit pas passer inaperçu. Nous devrions retrouver cette grosse émeraude dans le top ten des pierres précieuses.

Ils ne trouvèrent rien concernant une émeraude ayant appartenu à l'empereur aztèque Guatimozin et prise aux Espagnols par un corsaire de Jehan Ango.

— Elle doit être cachée quelque part à Dieppe ou dans la région, attendant que deux historiens malins la découvrent, dit Victor. Je trouverai bien quelque chose aux archives en France.

— Et moi en Espagne, tu ne penses tout de même pas que je vais te laisser découvrir l'émeraude tout seul !

— Alors, buvons à notre succès.

— Et baisons, répondit-elle.

Ils musardèrent par la Sierra de Guara, les Pyrénées, le Cantal, le Puy-de-Dôme... trois jours et trois nuits de pur bonheur. Non, il ne regrettait pas d'avoir proposé à Maria de l'accompagner à Paris.



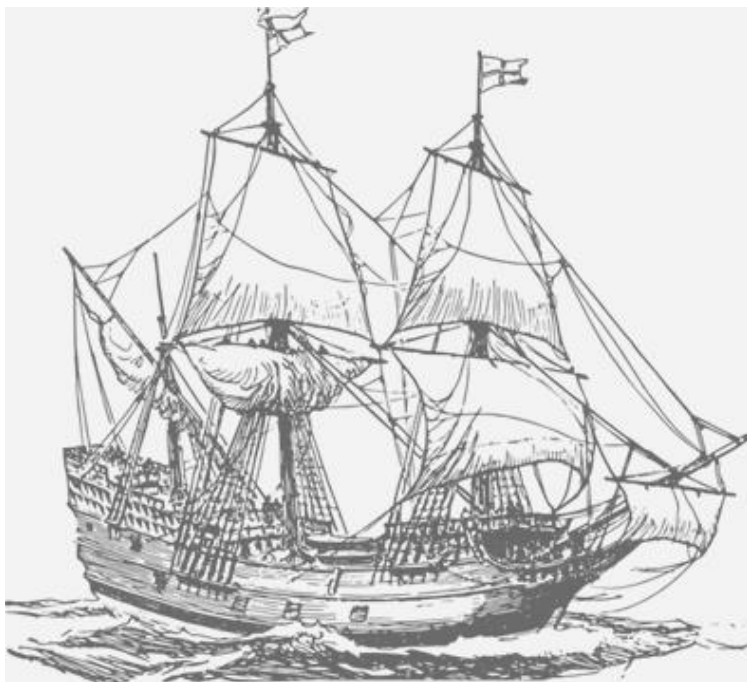
Jehan Angol

À chaque retour de l'un de ses navires, l'excitation s'emparait de lui jusqu'à ce qu'il ait mis le pied à bord et partagé la joie du pilote, du maître d'équipage et des hommes. Jehan avait été sorti de chez lui par la cloche du château fort construit au siècle dernier sur la falaise, que le guet faisait sonner à l'approche d'un navire. Il devait conserver le calme qui sied à un grand armateur, et laisser à ses commis le plaisir d'aller identifier le navire du haut des remparts protégeant la ville d'attaques par la mer. Bientôt ce fut un second, puis un troisième et finalement un sixième navire que la cloche annonça. La fièvre s'empara de Dieppe, chacun voulait voir l'escadre et reconnaître le bateau sur lequel un mari, un père ou un frère était de retour, après de longs mois à la mer. Par les poternes ouvertes dans les remparts, une foule se répandit sur la plage de galets et se pressa autour de la grosse *Tour aux Crabes* qui défendait l'entrée du port. Peu à peu, les silhouettes des navires se précisaient. Trois caraques et trois caravelles, disait la foule. Des barques de pêcheurs qui s'étaient portées à la rencontre du vaisseau de tête louvoyaient pour rester à son vent. On pouvait à présent distinguer la grosse

et large coque à l'avant arrondi, les imposants châteaux de poupe et de proue, les voiles carrées envoyées sur le mât de misaine et le grand-mât, enfin le mât d'artimon et sa voile latine. On devinait les matelots carguer la grand-voile, préparant le navire à une arrivée maintenant proche. « C'est *Le Léon* ! » La rumeur partie des hauts de la muraille gagna tout Dieppe comme un feu de paille, et atteignit Jehan Ango : « Fleury est de retour avec trois prises. » Tout son corps bouillonnait, son esprit exultait ; il esquissa le premier sourire de cette journée qui s'annonçait mémorable.

Jehan Ango ressentait la présence bienveillante de son père, riche armateur rouennais auquel il avait succédé. En cette année 1522 de ses quarante-deux ans, il possédait la plus grande flotte de Dieppe, port qu'il avait préféré à Rouen pour ouvrir ses affaires sur le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb trente ans auparavant. Il était fier d'avoir réuni autour de lui les meilleurs capitaines de son temps, aguerris tant au combat qu'à la navigation sur les côtes d'Afrique et des Amériques. Jean Fleury de Honfleur était de ceux-ci. Ils avaient le même âge et s'étaient rencontrés chez Pierre Desceliers, mathématicien, fondateur de l'hydrographie et de la cartographie, accessoirement curé d'Arques, bourg proche de Dieppe. Ils apprenaient à tracer des cartes, à construire des sphères terrestres, à calculer les latitudes, à diriger les vaisseaux que Dieppe envoyait au loin. Avec Fleury et quelques autres capitaines ou armateurs de leur génération, ils avaient pleinement conscience de partager un enseignement unique qui serait déterminant pour le succès des

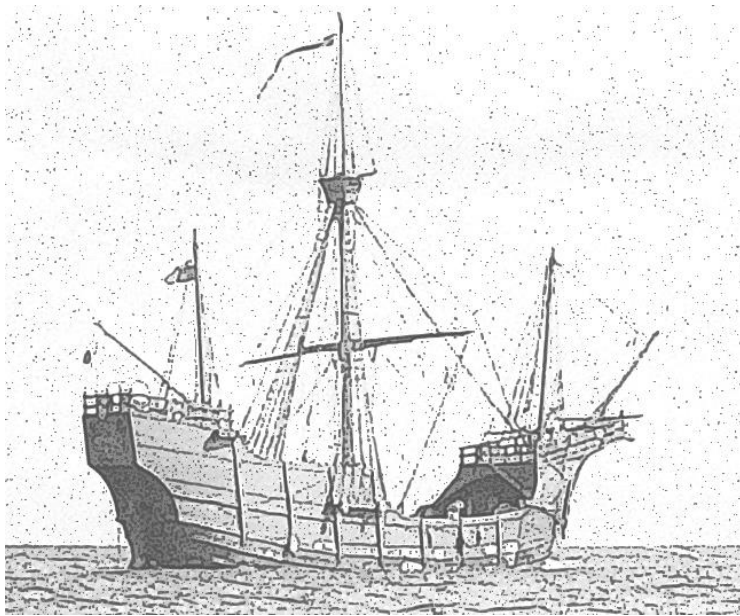
expéditions à venir. Ce fut le terreau d'une solide amitié et nombreuses étaient les filles de Dieppe qui pouvaient en témoigner.



Caraque également appelée nef

Une féroce haine des Portugais unissait également les deux amis. Prétendant être les premiers à avoir atteint le golfe de Guinée, les Portugais avaient obtenu du pape la reconnaissance de leur entière souveraineté sur ces contrées africaines, ainsi que le droit de réduire leurs peuples en esclavage. En 1493, les Espagnols s'empressèrent de réclamer les mêmes privilèges sur les terres découvertes par Christophe Colomb. Le pape Alexandre VI, soucieux

des équilibres géopolitiques en ce bas Nouveau Monde, le partagea par le traité de Tordesillas du 7 juin 1494 : au Portugal les îles et continents situés en deçà d'une ligne nord-sud passant cent lieues³ à l'ouest des Açores, aux Espagnols toutes les terres découvertes ou restant à découvrir au-delà de cette ligne.



Caravelle

Forts de leur souveraineté papale, les deux royaumes ibériques entendaient exclure toutes les autres nations du commerce avec la côte d'Afrique, les Indes et l'Amérique.

³ Soit 482 kilomètres.

Les navires qui s'aventureraient dans leurs eaux seraient considérés comme étant des pirates et traités comme tels.

Les Portugais se firent les plus cruels pour décourager les tenants de la liberté des mers défendue par les rois de France. En 1504, à Bahia au Brésil, des navires dieppois furent attaqués par des caraques portugaises, leurs équipages massacrés. Quelques marins réussirent à s'échapper et à rejoindre Dieppe ; leurs récits nourrirent la haine que Jehan Ango, Jean Fleury, ainsi que tous les Dieppois portaient aux Portugais. En 1516, Jean III du Portugal, excédé par le commerce des Français au Brésil, donna l'ordre à ses capitaines de détruire tous leurs établissements et de massacrer tous ceux qu'ils y trouveraient. Les navires normands et bretons furent attaqués, leurs équipages subirent les plus effroyables tortures. La haine des Portugais atteint un paroxysme. Jehan Ango s'associa à d'autres armateurs dieppois pour construire et armer de puissants navires. Il prit la direction des opérations de représailles qui relevaient de la piraterie, la France et le Portugal n'étant pas en guerre.

Avec les Espagnols, la situation était différente. Depuis l'arrivée sur le trône en 1515 de François I^{er}, les tensions n'avaient fait que s'accroître entre le jeune roi de France et le jeune Charles Quint, empereur du Saint-Empire, roi des Espagnes. La guerre fut déclarée en 1521⁴. Sur les océans, les navires espagnols devenaient des navires ennemis, les attaquer relevait de la course au nom du roi de France.

⁴ Sixième guerre d'Italie

*

Le Léon s'engageait dans le chenal sous les acclamations d'une foule qui n'avait cessé de grossir. Une femme agenouillée avait reconnu son homme parmi les quatre gabiers occupés à carguer et ferler la dernière voile encore établie sous le beaupré, à l'avant de la coque. « Il revient vivant, merci mon Dieu ! » devait-elle marmonner en se signant à plusieurs reprises. Deux barques de six rameurs étaient à la manœuvre. L'une remorquait, tandis que l'autre retenait la glissade du bateau sous l'effet de l'air dans les hauts. *Le Léon* amené à quai, Jehan fut le premier à monter à bord, accueilli par Jean Fleury son pilote.

— Gloire à Dieu, tu es revenu mon ami. Comptes-tu des morts parmi ceux partis il y a un an avec toi ?

Jean Fleury s'attendait à cette question que Jehan Ango posait à ses capitaines avant toute considération commerciale.

— Neuf de mes hommes ont péri les armes à la main et deux gabiers ont fait une chute dans le mauvais temps.

— Je rencontrerai les familles. Elles recevront le double de leur part.

— Alors elles seront bien riches !

— Diable ! Libère ton équipage et parle-moi de tes prises, dit Jehan.

« Allez embrasser vos femmes et vos enfants », lança Jean Fleury sous les hourras de l'équipage.



Dieppe à la fin du 15e siècle

Ils se frayèrent un passage entre les hommes qui se bousculaient pour descendre sur le quai par une étroite passerelle. Avant d'ouvrir la porte de sa cabine, Jean Fleury marqua une pause, souriant avec un regard qui semblait dire : « Tu es prêt ? » Il ouvrit.

Une multitude d'objets en or sertis de pierres précieuses étaient accrochés aux cloisons ou disposés sur la table de navigation. Des bijoux, de la vaisselle, des masques, des objets de cérémonie, des plaques d'or, ainsi que des vêtements richement ornés de plumes et tant d'autres belles choses encore. Jehan ébloui restait sans voix.

— Si j'en crois nos prisonniers espagnols, reprit Jean Fleury, tu as devant toi le trésor du dernier empereur

aztèque. Cortés l'envoyait à Charles Quint en Espagne sur trois caravelles. Et ce n'est là qu'une partie. Regarde ça, continua Jean Fleury en ouvrant une boîte finement ouvragée ; une incroyable émeraude pyramidale large comme la paume d'une main s'offrit au regard incrédule de Jehan.

— Nous sommes riches alors ! dit Jehan encore sous l'effet de la sidération. Va vite embrasser ta femme et tes enfants et retrouvons-nous ce soir chez moi avec tes pilotes et La Salle ; vous me direz tout.

*

Dieppe était en liesse ; le trésor aztèque déjà dans tous les esprits serait bientôt dans toutes les bourses. Des histoires que les marins de Fleury tenaient des prisonniers espagnols circulaient d'attroupement en attroupement, devenant un peu plus invraisemblables au fil des récits. Deux jaguars, décrits tels des créatures diaboliques, à peine embarqués sur une caravelle pour être offerts à Charles Quint, s'échappèrent de leur cage et firent un carnage parmi les Espagnols, avant de prendre la fuite en se jetant à la mer. Ou bien celle de ce sauvage tellement agile dans les arbres qu'il sut grimper au plus haut du grand-mât, d'où il ne fut délogé que par un trait d'arbalète espagnol.

L'habileté de l'amiral corsaire Jean Fleury était de tous les exploits ; il restait à Jehan Ango d'en entendre le récit. Les quatre hommes, Jean Fleury, Sylvestre Gilles, pilote de *La Jeanne*, Pierre Mauclerc, navigateur émérite pilote du *Sacre*, ainsi que Paul de La Salle, juriste de l'expédition, avaient été retardés par la ferveur des Dieppois qui

avaient à cœur de les embrasser et, pour les hommes d'Église, de les bénir. La foule les accompagna jusqu'à la maison bourgeoise, sur les quais en face du Pollet, dans laquelle Jehan Ango vivait avec sa femme Louise et leurs deux filles Mahaut et Catherine qui seraient bientôt mariées.

Ils s'installèrent autour de la table sur laquelle plusieurs plats de viande étaient disposés avec leurs légumes, ainsi que des salades et des fromages provenant de toutes les régions. Une nappe en soie rehaussée de broderies, la vaisselle en porcelaine décorée aux émaux, deux salières remplies de coûteuses épices, des verres à pied et le vin rouge servi dans une aiguière, chaque chose sur cette table d'apparat semblait avoir été réalisée par un artiste italien.

Fleury racontait leur expédition, parfois repris sur un détail par l'un ou l'autre de ses pilotes. Mahaut et Catherine, que les convenances maintenaient éloignées des affaires, a fortiori quand il s'agissait de récits de corsaires et d'actes de piraterie, écoutaient aux portes, ce que Jehan, en père affectueux et ouvert d'esprit, faisait mine de ne pas connaître.

— Après quatre jours de mer, nous avons essuyé une forte tempête au large de la Bretagne dans laquelle deux gabiers se sont noyés, expliquait Fleury. Nous avons fait ensuite route directe sur les Açores, que nous avons laissées à bonne distance au sud pour ne pas être repérés. Notre cap ouest-sud-ouest nous plaçait sur la route que suivent les navires espagnols de retour du Nouveau Monde faisant escale dans l'archipel portugais. Le vent avait forcé et s'était établi au nord, nous mettant en position

avantageuse en cas de rencontre. *Le Sacre* et *La Jeanne* avaient comme consigne de se tenir en avant, écartés d'une lieue. *Le Léon* restait une demi-lieue en arrière, à égale distance des deux bateaux de tête, prêts à rejoindre celui qui signalerait un navire.

— Le matin du second jour, *Le Sacre* fit par trois fois tonner son canon de poupe, annonçant ainsi une escadre de trois navires. *Le Léon* se porta à son niveau, bientôt rejoint par *La Jeanne*. Trois caravelles faisaient route vers nous, certaines d'avoir affaire à une escadre espagnole envoyée des Açores pour les escorter. Lorsqu'elles se rendirent compte de leur méprise, l'une se sauva au large, les deux autres se mirent en défense et combattirent avec la rage du désespoir. Nous avons fait prisonnier l'un des capitaines, Alonso de Àvila, l'autre est mort au bout de mon épée. Une fois rendus maîtres des deux caravelles, nous y avons découvert ce fabuleux trésor, qu'Àvila nous a expliqué, non sans s'être fait rudement prier, être celui des Aztèques que Cortés envoyait à Charles Quint.

— Belle manœuvre, amiral Fleury. Comment avez-vous pris la troisième caravelle ? demanda Ango.

— *Le Sacre*, celui de nos trois navires qui avait subi le moins de dommages, l'a prise en chasse jusqu'à l'île Sainte-Marie, au sud-est de l'archipel des Açores, où elle a trouvé refuge dans ce nid de charognards portugais, reprit Fleury. Il ne nous restait plus qu'à croiser au large du cap Saint-Vincent, la pointe sud du Portugal, que les navires se rendant à Cadix ou Séville viennent tourner au plus près. La chance nous a souri ; dix jours après l'avoir laissée nous échapper, nous avons retrouvé notre caravelle

à une dizaine de lieues du cap. Une escadre de trois navires bien armés avait été envoyée d'Espagne aux Açores pour l'escorter jusqu'à Séville avec ce qui restait du trésor aztèque. Un nordet bien établi nous donnait l'avantage de la vitesse et de la manœuvre. Nous avons attaqué par le centre, faisant feu de nos trente canons au plus près des bateaux ennemis. De la hauteur des châteaux de nos carques, nos mousquets attendrissaient la couenne des Espagnols avant l'assaut. Nous nous rendîmes bientôt maîtres des navires. Une caravelle atteinte par nos boulets sous la bordaille coula rapidement. Nous envoyâmes par le fond une seconde qui n'aurait pas résisté à une mer formée. Les survivants ont été embarqués sur le troisième navire d'escorte que nous avons laissé partir, à la grâce de Dieu, sous grément de fortune. Dans la caravelle de Cortés, nous avons découvert d'autres merveilles d'or et d'argent d'une grande valeur, ainsi que de nombreux documents du siècle dernier resserrés dans une ancienne écriture et, merveille des merveilles, les cartes marines et les instructions de navigation établies par les géographes espagnols, des côtes septentrionales du Brésil jusqu'au Mexique, ainsi que pour les îles Caraïbes.

— Voilà un don de Dieu qui va faire le bonheur de notre bon curé Pierre Desceliers et des pilotes dieppois. La Salle, poursuit Ango, as-tu dressé l'inventaire des richesses prises à Charles Quint ?

— Oui, en voici le registre. J'ai compté, pour une première partie, l'or fondu en barre d'une valeur de 33 000 piastres dans les livres du trésorier de Cortés, et pouvant faire l'objet du partage au tiercement : un tiers

pour Fleury et les équipages à répartir entre les hommes en fonction de leur engagement, un tiers pour l'armateur Jehan Ango et un tiers pour l'avitailleur, également Jehan Ango.

— Tu donneras le double, à prendre sur ma part du butin, aux familles des morts et des estropiés. Mes amis, levons notre verre au sacrifice de ces hommes. Et pour l'autre partie du trésor aztèque, qu'en est-il La Salle ?

— Vous trouverez dans le registre un inventaire de toutes ces merveilles, à commencer par l'émeraude de la grandeur d'une paume. Vient ensuite de la vaisselle d'or et d'argent, des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles, des bagues, des bijoux pour les hommes et les femmes, des idoles serties de pierres fines, des masques en métaux précieux, des vêtements sacerdotaux, des mitres, des ornements rituels où l'or abonde, des fourrures magnifiques, des vêtements de plumes si finement ouvragés qu'ils paraissent en soie, des objets divers d'une valeur inestimable et dans un coffre serti d'or la momie d'un empereur apportée en Castille comme une simple curiosité. Ce sont des choses si précieuses qu'elles ne sauraient être soumises au partage. Les équipages vous abandonnent leur tiers sur cette partie du butin.

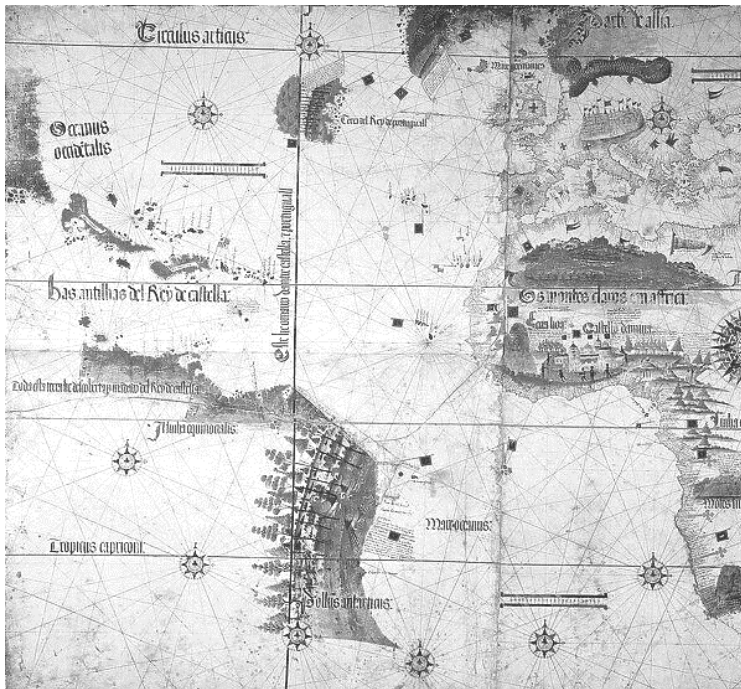
— Mes amis, je reçois ce trésor avec la charge de sa sauvegarde. Il participera, soyez-en sûr, au renom des capitaines dieppois à la cour de France et sur les océans.

Sur ces paroles, Jehan Ango se leva, un verre à la main, marqua un temps de silence pour souligner la solennité de ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Cette fortune et les cartes de navigation que vous apportez élèvent considérablement notre puissance, laquelle servie par votre courage et habileté deviendra la terreur des flottes espagnoles ennemies et portugaises honnies⁵. Bu-
vons. Au roi, messieurs, au roi François I^{er}, aux naviga-
teurs dieppois et à notre bonne fortune.

À quarante-deux ans, Jehan Ango était immensément riche. Il allait devenir l'un des hommes les plus puissants de son époque et l'un des plus utiles à son roi.

⁵ La course de Jean Fleury aux navires espagnols s'est poursuivie pendant toute la guerre entre François I^{er} et Charles Quint. En 1522 un galion chargé d'or venant de Saint-Domingue est saisi à l'approche de la côte espagnole. La même année, Fleury s'empare de sept nefes allant de Cadix aux îles Canaries. Mais les navires portugais sont les cibles privilégiées de Fleury, tant sa haine de ce peuple est grande. En cette faste année 1522, Fleury à la tête de sept vaisseaux surprend à Ténérife un bâtiment portugais et s'en s'empare. L'année suivante, il capture une nef chargée d'une cargaison d'or pour Lisbonne. En juin 1524, une caravelle est prise aux Canaries et en août la flotte normande qu'il commande s'empare de plusieurs navires. L'histoire n'a retenu que les prises dont des rescapés de la fureur de Fleury ont pu témoigner. Il faudrait ajouter à son tableau de chasse les nombreux navires envoyés par le fond avec tout leur équipage. Jean Fleury écumera les eaux espagnoles et portugaises jusqu'en 1527, année de sa capture et de son exécution par les Espagnols. Les succès de Fleury ont eu un double résultat : enlever à l'ennemi les trésors du Mexique qui lui étaient nécessaires pour financer la guerre contre la France, et le contraindre à engager des hommes et d'importants moyens pour protéger les envois de Cortés, tant le corsaire français inspirait de la terreur sur toutes les côtes d'Espagne et du Portugal.



La ligne de partage du monde

